L E G R A N D J E U

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Le Mercredi des Cendres
Seuil,
Points n° 2677, 2011

Le Vrai Cul du Diable
Le Cherche Midi, 2009

Et le coucou, dans l'arbre, se rit de l'époux
Albin Michel, 2005

Le Muezzin de Kit Kat
Albin Michel, 2004

Le Système Boone
Albin Michel, 2002

Moore le Maure
Albin Michel, 2001

Musc
Albin Michel, 2000

NOUVELLES

Histoires courtes
L'Orient des Livres, 2014

ESSAIS

Le Prince
Seuil, 2013

Majnûn et Laylâ *(en collaboration avec André Miquel)*
Sindbad-Actes Sud, 1984

Territoires d'Islam
Sindbad-Actes Sud, 1982

Percy Kemp

LE GRAND JEU

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe

www.percykemp.com

ISBN 978-2-02-130598-2

© Éditions du Seuil, mars 2016

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

1

Les pirates arrivèrent au large de Pondichéry par une nuit mal lunée. Il était alors vingt et une heures passées. Tous feux éteints, leur navire mère, un gros cargo arraisonné quelques jours auparavant dans l'archipel des Mergui, au sud de Rangoon, et à bord duquel ils venaient de parcourir plus de huit cents milles nautiques à travers le golfe du Bengale, longea la côte de Coromandel sur une dizaine de kilomètres en direction du nord et finit par jeter l'ancre à quelques encablures du rivage, au niveau d'un signal lumineux qui y clignotait à intervalles réguliers. Sous un ciel chargé de nuages épais que les rayons exsangues d'une lune spectrale peinaient à transpercer, le bateau dégorgea ensuite une dizaine d'esquifs légers qui, faisant diligemment la navette avec la plage, débarquèrent sur le sable fin plus d'un millier d'hommes armés jusqu'aux dents et une quantité impressionnante d'armements. Une cinquantaine de Tamouls déguenillés les y attendaient. Certains étaient équipés de carabines semi-automatiques, mais la plupart n'avaient que des armes blanches, haches et machettes pour l'essentiel. Une main sur le canon de sa simonov à dix coups, un pied impérieux posé sur la dépouille, gisant à terre, de la sentinelle que les Aurovilliens avaient postée là et qui n'avait même pas vu la mort approcher, leur chef s'apprêtait à accueillir ses nouveaux amis birmans dans l'attitude altière du grand chasseur de fauves. Tandis que ses hommes tournaient religieusement autour des pirates, lorgnant leurs beaux fusils lance-roquettes, leurs lance-flammes flambant neufs et leurs fusils-mitrailleurs rutilants, et s'aventurant même parfois à caresser du bout des doigts leurs mitrailleuses lourdes et leurs mortiers légers, une discussion au cours de laquelle

on usa surtout d'un langage gestuel s'engagea entre les deux chefs. Après quoi, une fois que les gestes de l'un et de l'autre se furent accordés, la troupe quitta la plage en direction de son objectif : Auroville, la ville de l'aurore.

Près d'un demi-siècle auparavant, à l'instigation d'une Française qu'on appelait Matri, ou Mère, quelques milliers de bienpensants venus d'horizons et de continents différents s'étaient réunis là autour d'un immense banyan. En signe de fraternité universelle, ils avaient déposé dans une urne de marbre blanc en forme de lotus cent vingt-quatre poignées de terre provenant d'autant de pays différents. Et ils s'étaient promis, comme Matri l'avait alors dit, « de créer sur terre un endroit inaliénable qui n'appartiendrait à aucune nation particulière, un lieu où tous les êtres de bonne volonté, sincères dans leurs aspirations, pourraient vivre librement comme citoyens du monde ».

Au cours des quarante et quelques années qui avaient suivi, sur un plateau rougeâtre brûlé par le soleil, rongé par l'érosion et balayé par les vents, les Aurovilliens avaient, d'un désert, fait une oasis prospère. Et là où les Anglais du Raj avaient systématiquement rasé la forêt pour construire leurs bâtiments de guerre et chasser impunément le tigre à découvert, ils avaient planté deux millions d'arbres en rangs serrés – des banyans, évidemment, mais aussi des acacias, des casuarinas, des baobabs, des margousiers, des ébéniers, des tamarins, des arbres à cajou –, ceignant leur petite cité utopique d'une immense muraille verte s'étendant sur des kilomètres.

Auroville avait entre-temps grandi, s'étendant telle une galaxie hélicoïdale autour de son « Âme », l'Aire de la Paix, dominée par le Matrimandir, ou la Maison de Mère, un grand bâtiment surmonté d'une immense coupole dorée visible de tous les coins de la ville et à côté duquel trônait le vieux banyan où le serment originel avait été prononcé. Et bien que, la nature humaine étant ce qu'elle est, la communauté que Matri avait rêvée eût finalement failli à sa mission de créer là un lieu sacré consacré à l'unicité de l'humanité et d'où tout égoïsme et toute mesquinerie seraient abolis, au fil des années, en maintenant leurs liens de solidarité et en privilégiant les énergies renouvelables, l'agriculture et l'élevage biologiques, la petite indus-

trie et le commerce de proximité, les deux mille et quelques citoyens d'Auroville, des Blancs pour la plupart, issus d'une quarantaine de pays différents, n'en avaient pas moins réussi – aidés, il est vrai, de quelque quatre mille paysans et ouvriers manuels tamouls – à donner vie à une communauté florissante, et surtout autosuffisante.

C'est toute cette richesse que les pirates birmans et leurs complices tamouls étaient venus chercher cette nuit. Car depuis que, dix mois auparavant, un immense volcan s'était réveillé à treize mille kilomètres de là, son panache occultant le soleil derrière un épais nuage gris orangé de cendres et de gaz empoisonnés, réduisant d'autant la luminosité, si précieuse aux cultures, et faisant brutalement chuter les températures sur l'ensemble de l'hémisphère Nord, les grands glaciers d'Asie n'avaient pas connu leur fusion estivale et la mousson n'avait pas non plus donné ses pluies bénéfiques. Le froid, les pluies acides, mais aussi la sécheresse s'étaient alors abattus sur une grande partie du continent asiatique, apportant avec eux la famine, qui aiguise les appétits, et l'anarchie, qui aiguise les couteaux.

C'est donc animés par l'espoir de mettre la main sur un fabuleux butin que les pirates, venus de l'autre rive du golfe du Bengale, se frayaient à présent un chemin vers Auroville à travers la forêt, en compagnie de leurs acolytes locaux. Ils avançaient d'ailleurs en toute impunité à la faveur de cette masse végétale dense, imaginée par les Aurovilliens pour protéger leur cité des vents cycloniques soufflant de l'est, mais qui, ironiquement, les empêchait à présent de voir fondre sur eux cet autre péril venant lui aussi de l'est.

Lorsqu'ils eurent parcouru près de deux kilomètres sans être inquiétés, les assaillants se scindèrent en deux groupes. Alors que le gros de la troupe, emmené par les deux chefs, obliquait vers le nord en emportant l'essentiel de l'armement lourd, une petite centaine d'hommes chargeait six pièces de mortiers et repartait en direction de l'ouest. Quinze cents mètres plus loin, ce dernier groupe piqua finalement vers le nord et la communauté de Certitude – un hameau d'une vingtaine de maisons, abandonné par les Aurovilliens lorsqu'ils avaient jugé préférable de se replier sur des positions plus aisément défendables. C'est

là, à la lisière de la ceinture verte, que la zone résidentielle commençait. C'est là aussi, aux abords d'une route menant au cœur de la Cité, qu'une imposante haie d'épineux les attendait.

Érigée par les Aurovilliens en vue d'empêcher les animaux de la forêt et le bétail des villages des alentours de venir faire des ravages dans leurs vergers, leurs potagers et leurs poulaillers, cette haie avait depuis été renforcée et rehaussée, et faisait à présent office de remparts. Il ne fallut néanmoins que quelques instants aux assaillants qui se lancèrent à son assaut pour bousculer les défenseurs qui s'y trouvaient. Ces derniers, qui n'avaient encore eu affaire sur ce front-là qu'à des chapardeurs isolés et à des bandes de pillards désorganisées qui tentaient leur chance sans jamais trop insister, ne s'attendaient pas à une telle attaque concertée. Pas un instant ils n'auraient imaginé qu'un bandit local particulièrement entreprenant en appellerait aux pirates birmans, encore moins qu'il réussirait à les convaincre de traverser tout le golfe du Bengale pour venir s'attaquer à Auroville avec lui. Ils avaient de ce fait négligé leurs défenses au sud-est de la Cité, choisissant de déployer l'essentiel de leurs forces ailleurs – notamment au nord où, du fait de l'effroyable disette qui sévissait dans les régions septentrionales de la péninsule indienne après que la mousson du sud-ouest eut failli, le désespoir et, partant, l'audace des assaillants, étaient les plus grands.

Dûment renseignés par leurs complices tamouls, les pirates birmans eurent donc tôt fait de contraindre les défenseurs postés là à reculer. Ils y réussirent d'ailleurs sans même avoir à faire usage de leurs mortiers et, étonnamment, ce n'est qu'une fois la haie d'épineux franchie qu'ils les déployèrent et les firent chanter, faisant pleuvoir leurs obus sur les positions sur lesquelles les défenseurs s'étaient repliés, à une cadence telle qu'on aurait cru à un barrage d'artillerie précurseur d'une offensive généralisée.

2

Le bref échange de coups de feu qui avait précédé l'entrée en lice des mortiers avait réveillé Mick sans pour autant l'inquiéter. C'est qu'il n'ignorait pas que « là-bas », par-delà les épineux et la muraille verte, commençait un monde hostile d'une violence désormais inouïe. Au fil des mois, il avait fini par se faire à ces tirs sporadiques d'armes automatiques qui déchiraient la nuit chaque fois que, poussés par l'avidité ou plus simplement par la faim, ceux de l'extérieur tentaient une percée. Il s'était même fait au bruit plus surprenant des fusils lance-roquettes quand le front principal, distant de plus de trois kilomètres au nord, s'embrasait. Se retournant dans son lit, il s'était donc contenté d'enfouir sa tête sous l'oreiller. Mais ce qu'il entendait à présent lui semblait différent de tout ce qu'il avait connu jusque-là. Assourdissantes, les déflagrations se succédaient à un rythme effréné et semblaient ne jamais devoir s'arrêter. Elles le poussèrent à se dresser dans son lit pour tendre une oreille inquiète. Puis, lorsque le bruit des explosions se fit plus oppressant, il se leva et enfila son jean et son polo. Parce qu'il refusait cependant de s'avouer qu'il était inquiet, il n'alla pas rejoindre ses parents. C'est qu'il n'aurait pas voulu être le premier à montrer des signes de fébrilité : cet honneur, estimait-il, revenait à sa mère (les poules, qui caquetaient à présent de plus belle, ne comptaient pas, à son avis). Se retenant donc de quitter sa chambre, il s'accroupit et tira de sous son lit une couverture soigneusement enroulée. L'ayant posée sur le lit, il la déroula religieusement et en retira un vieux mousquet.

Cette djezaïl avait appartenu à Ibrahim. Ce vieux Cachemiri déraciné avait, au fil des années, doucement dérivé vers le sud

au gré des moussons, braconnant chemin faisant dans tous les parcs nationaux et les réserves d'animaux qu'il avait traversés, avant de venir s'échouer dans un hameau musulman des environs, où une veuve stérile, de dix ans son aînée, l'avait pris dans ses filets. Longtemps, au grand dam du Grand Conseil de la Cité qui avait vu en lui une menace pour l'écosystème que les Aurovilliens s'évertuaient à ressusciter, il avait prospéré en braconnant dans les bois des alentours.

– Certains parmi mes compatriotes cachemiris préfèrent fourguer aux touristes de faux pashminas, disait-il à Mick. Je trouve quant à moi plus honorable de leur vendre de vraies dents de tigre et de vraies défenses d'éléphant.

En fin de compte, estimant qu'il valait mieux l'avoir dans la tente, urinant au-dehors, qu'à l'extérieur et urinant au-dedans, les instances dirigeantes de la Cité avaient fini par le coopter, lui faisant, ainsi qu'à sa femme, une place dans la Communauté et l'élevant même à la dignité de garde forestier.

Bien leur en prit : quand, le mois de novembre venu, la mousson du Nord-Est ne fut pas plus au rendez-vous que celle du Sud-Ouest qui aurait dû la précéder, les paysans des environs, sachant la récolte perdue, se révélèrent en effet une bien pire menace pour l'écosystème qu'Ibrahim l'avait jamais été. Les tabous culinaires et religieux tombant l'un après l'autre, ces végétariens se transformèrent vite en prédateurs voraces, massacrant tout ce qui, dans la forêt, leur tombait sous la main. Cerfs sambars, antilopes à quatre cornes, renards, sangliers, lièvres à nuque noire, écureuils géants ou volants et même hyènes striées, tout leur était bon pour faire bouillir la marmite, et ils tuaient et massacraient sans une pensée pour le lendemain. Voyant quoi, et ayant longuement délibéré, le Grand Conseil avait fini par autoriser Ibrahim à former un groupe de chasseurs. Auroville disposant néanmoins encore de réserves de grain considérables, les bêtes qu'Ibrahim et ses hommes chassaient après les avoir sélectionnées selon de rigoureux critères d'âge et d'espèce n'étaient cependant pas mangées. Une fois apprêtée, leur chair était salée, puis stockée en prévision des temps encore plus durs auxquels tout le monde s'attendait.

Bien avant que l'on en soit arrivé là, ce fut Ibrahim qui, prenant Mick sous son aile, l'avait, à l'insu de ses parents, initié à l'art du braconnage et de la chasse à l'affût, le familiarisant chemin faisant avec son mousquet. Quoique le système de mise à feu de cette arme archaïque eût été modernisé, elle ne tirait toujours qu'un seul projectile à la fois et il fallait en outre un temps fou pour la recharger. Pourtant, son propriétaire ne l'en estimait pas moins par-dessus tout.

– Rien ne vaut une djezaïl, disait-il à Mick, ne serait-ce que pour une seule et unique raison : elle me rend indépendant. Vois-tu, petit, quand je me retrouve à court de munitions, je ne lève pas pour autant les bras en signe de soumission. Tant qu'il y a de la poudre, il y a de l'espoir, me dis-je, et un galet bien choisi, une pierre bien polie, un clou, même, me suffisent. Et me voilà reparti.

Lorsqu'il lui parlait de sa djezaïl en roulant une cigarette (encore une chose que le Grand Conseil désapprouvait chez lui), Ibrahim laissait toujours Mick la tenir et la porter. Lisse et douce au toucher, sa crosse incurvée serrait le garçon à la taille quand il la mettait en bandoulière, le rassurant comme l'aurait fait la proximité d'un être cher.

– C'est l'arme idéale pour le franc-tireur, lui disait Ibrahim. Mais pour en tirer le meilleur, encore faut-il se plier à elle et la respecter. Ce n'est pas une arme pour un homme pressé. Avec elle, il faut être patient et faire preuve de jugement. Trouver le bon emplacement, charger son fusil, puis attendre que la commotion que l'on aura causée dans la nature soit retombée pour ne tirer qu'à coup sûr.

Ibrahim lui disait aussi que, tout comme la vie, la djezaïl ne donnait jamais une seconde chance. Jamais avec le même adversaire en tout cas.

– Il te faudra deux bonnes minutes pour la recharger, l'avertissait-il. Ne tire donc que si tu es certain de faire mouche.

Et de fait, que de fois Mick n'avait-il pas vu Ibrahim, le long canon de son fusil reposant sur une arête rocheuse ou sur la branche d'un arbre où il s'était tapi, attendre patiemment sa proie et l'abattre du premier coup à plus de cent pas, parfois même à trois cents ?

– Lorsque tu auras appris à te servir de ce fusil, lui disait-il, tu maîtriseras toutes ces armes modernes qu'ils fabriquent aujourd'hui. Mais si tu n'arrives pas à dompter la djezaïl, à faire un avec elle, les nouvelles armes t'asserviront au lieu de te servir. Car tu t'en remettras à elles – à leur puissance de feu, à la vélocité de leur tir, à leur vitesse de rechargement, à leur lunette à infrarouge, à leur caméra thermique ou à Dieu sait quoi d'autre ils pourraient encore inventer –, alors que tu ne devrais te fier qu'à toi-même et à tes propres sens. Tu saisis ce que je dis, petit *djezaïltchi* ?

Une fois que le petit *djezaïltchi* eut bien saisi la philosophie qui sous-tendait l'art d'utiliser ce fusil, Ibrahim lui avait appris à le charger et à s'en servir, mais plus encore à le nettoyer et à toujours en prendre le plus grand soin. Mick ne se lassait jamais d'admirer cette superbe pièce d'orfèvrerie à la crosse d'ivoire, dont l'interminable canon en acier poli s'ornait de lettres arabes calligraphiées tandis que les charnières et les attaches l'étaient d'arabesques faites de corne et de cuivre. Et puis il y avait aussi cette magnifique bourse en cuir tout incrustée de nacre dans laquelle Ibrahim gardait sa poudre au sec (prudemment, le vieil homme avait omis de dire au petit garçon que la bourse en question était faite à partir du scrotum d'un chameau).

Lorsque Mick lui avait demandé d'où lui venait ce fusil, Ibrahim lui avait répondu qu'il le tenait d'un vieux chef de guerre ghilzaï du sud-est de l'Afghanistan, qui le lui avait donné du temps où, tout jeune homme, il était allé se battre là-bas aux côtés des Afghans.

– C'est avec des fusils comme celui-ci, avait-il dit à Mick qui ouvrait des yeux ronds, qu'embusqués sur les hauteurs nous tirions sur les soldats russes qui empruntaient les gorges étroites et les sombres défilés.

Mick ignorait tout de l'Afghanistan et de ses guerres. Étayant son récit de strophes entières tirées de poèmes épiques afghans – strophes qu'il déclamait théâtralement dans un persan ronflant, avant de les traduire dans un mélange de tamoul, d'urdu et d'anglais à l'intention de Mick qui, pensant au Kafiristan que Kipling décrivait, l'écoutait bouche bée –, le vieil homme lui avait parlé d'Akbar Khan (« ce lion héroïque ») et de Sikandar

Burnes (« ce serpent perfide »), ce dernier ayant semble-t-il été, tout comme Ross et Mandy, leurs voisins, un Anglais (quoique, comme Mick se le disait néanmoins, Ross et Mandy fussent maintenant plus aurovilliens qu'anglais).

Louant les qualités guerrières des farouches guerriers ghilzaïs, Ibrahim lui avait de même longuement narré, en prose comme en vers, les drames hiératiques des guerres anglo-afghanes, à commencer par la toute première, la plus glorieuse, qui avait eu lieu près de deux siècles plus tôt.

Mourir au combat et par l'épée
Vaut mieux que vivre dans les geôles des Anglais.
C'est de Burnes, ce démon, que tout le mal émane.
Se dissimulant, il distille sa perfidie dans toutes les âmes.
Mohammed Shah Khan Ghilzaï s'élancera donc à présent,
Et à la tête des braves et farouches guerriers de son clan,
Le feu de la guerre il attisera,
Et, sur les flammes, du soufre il jettera.

De même que les Ghilzaïs et les autres ghazis armés de leurs redoutables djezaïls avaient jadis combattu et repoussé les envahisseurs anglais, de même, lui avait dit Ibrahim, ses frères ghilzaïs et lui avaient-ils, il y a de cela trente ans, combattu les envahisseurs russes avec ces mêmes fusils et réussi à les bouter hors du pays.

– Évidemment, avait-il tenu à préciser à l'intention de Mick à qui tout cela ne disait pas grand-chose, c'était bien avant que les Occidentaux ne fassent pleuvoir sur les moudjahidin manne de dollars et armes sophistiquées.

À vrai dire, et quoiqu'il eût grandement apprécié le récit qu'Ibrahim lui faisait régulièrement de la geste afghane, Mick n'avait jamais cru un traître mot de tout ce que le vieil homme lui avait raconté sur ses propres exploits guerriers, se disant qu'il s'inventait un passé glorieux, sinon pour se donner de l'importance, du moins pour rehausser le prestige de son vieux mousquet. Plus tard, cependant, après la première attaque lancée contre eux par Chien fou (comme les Aurovilliens aimaient à appeler le général Annudarai, le seigneur autoproclamé de Vellore, qui sévissait dans toute la région à partir d'une vieille

forteresse située à cent cinquante kilomètres plus au nord), Mick avait vu dans quelle estime les membres du Grand Conseil tenaient désormais Ibrahim. Et quand, des pillards ayant une nuit réussi à dérober six vaches appartenant à la communauté de Révélation, lbrahim s'en était allé seul à leur poursuite, s'en revenant le lendemain avec toutes les bêtes, ainsi qu'avec deux fusils pris sur l'ennemi, Mick avait su qu'il ne lui avait jamais dit que la stricte vérité. Après quoi les Aurovilliens avaient commencé à se raconter les exploits des francs-tireurs d'Ibrahim, qui, armés de leurs dragunovs russes de calibre 7.62 (le seul fusil moderne que le vieux guerrier tolérât), hantaient, disait-on, l'immense forêt ceignant Auroville, passant d'arbre en arbre sans jamais poser le pied à terre et semant la panique dans les rangs des maraudeurs qui s'aventuraient trop près de la Cité.

Et puis le jour était venu – il y avait de cela deux semaines jour pour jour – où la femme d'Ibrahim était arrivée chez eux. Ignorant ses parents, elle était allée droit vers Mick et, sans mot dire, elle lui avait remis la djezaïl de son mari et sa vieille sacoche de cuir. Le cœur tout aussi confus que l'esprit, Mick s'était tourné vers ses parents, les interrogeant du regard. Son père, il le voyait, acquiesçait, et même sa mère ne semblait rien trouver à y redire. Plus qu'autre chose, c'est ce silence approbateur de ses parents qui lui avait fait comprendre qu'il n'irait plus jamais à la chasse avec Ibrahim, et encore moins, plus tard, au combat. Parce qu'il refusait cependant d'accepter que son héros ait pu tomber sur plus fort que lui, il aurait voulu poser mille questions, et qu'on lui répondît que celui-ci avait fait face, seul, à plus de vingt assaillants, terrassant une bonne dizaine d'entre eux avant de se faire prendre en traître.

Il l'aurait tant voulu, mais il n'en avait rien fait. Il n'en avait rien fait parce qu'il savait qu'un mot de sa part aurait libéré le flot tumultueux des émotions qu'il avait tant de peine à endiguer. Baissant donc les yeux de crainte qu'on ne vît les larmes qui y affluaient, il s'était contenté de serrer les dents. Après quoi, une fois la femme d'Ibrahim repartie, il avait couru jusqu'à sa chambre. Pour y ranger son fusil, avait-il tenu à préciser tout

haut à l'intention de ses parents. En réalité, il n'en était plus ressorti de la journée.

Assis à présent sur son lit, la djezaïl d'Ibrahim reposant sur ses genoux, il se laissait emporter par ses pensées. Mais lorsqu'il entendit sa mère s'écrier, deux fois de suite, « Que Dieu nous garde ! » en roumain, il se leva lentement, enroula soigneusement le fusil dans sa couverture, le remit à sa place sous le lit, et sortit sans se presser.

3

Il trouva sa mère accrochée au bras de son père, lequel était à la porte, en grande discussion avec Gareth. Ce dernier semblait très agité. À l'extérieur, une agitation encore plus grande régnait.

– Mîk, cria sa mère lorsqu'elle le vit. Mikoûtsou, dit-elle en accourant vers lui.

Mick détestait entendre sa mère l'appeler ainsi. Surtout devant des étrangers. Il faut avouer qu'elle ne disait jamais « Mick », mais « Mîk », et *mîk*, en roumain, signifiait « petit ». Quant à *Mikoûtsou*, eh bien il préférait ne même pas y penser. Lorsqu'elle fut tout près de lui, il la repoussa gentiment. C'était sa manière de lui faire comprendre que les événements de ces derniers mois l'avaient changé : qu'il n'était plus un petit garçon qu'on pouvait materner. Du haut de ses douze ans, il alla ensuite se joindre aux hommes. Non sans avoir, il est vrai, entraîné sa mère avec lui par la main. C'était sa manière de lui dire que, tout grand garçon qu'il était à présent, il ne l'en aimait pas moins comme avant.

– J'ai trois hommes sur le carreau, entendit-il Gareth dire. Trois morts, John ! Et j'ai ramené huit blessés vers l'arrière.

– Où sont tes hommes à présent, Gareth ? demanda son père.

– Nous nous sommes repliés sur Courage.

– Ils seraient donc à moins d'un kilomètre d'ici à vol d'oiseau.

– Que Dieu nous garde ! s'écria à nouveau sa mère en roumain.

– J'ai laissé Ross en charge et demandé des renforts, dit Gareth en tapotant machinalement le talkie-walkie qu'il portait à la ceinture. Fernando est déjà en route avec la garnison du Matrimandir. Mais il est retardé par les gens qui refluent

vers l'Aire de la Paix. Tu entends tout ce remue-ménage au-dehors ? Tout le monde fuit. La zone résidentielle se vide. J'ai eu un mal fou à convaincre les hommes de Kailash de venir nous donner un coup de main.

– Comment diable vous êtes-vous laissé surprendre, Gareth ?

– Ils nous sont tombés dessus à l'improviste. Ils devaient être dissimulés dans Certitude, attendant le moment propice pour nous attaquer, et ils étaient à la haie d'épineux avant même qu'on n'ait pu les voir venir, encore moins tirer un coup de fusil. Les sentinelles postées le long de la plage, à Repos comme ailleurs, auraient dû donner l'alerte. Personne ne s'attendait à une attaque de cette ampleur venant de la mer.

– Venant de la mer, dis-tu ?

– D'où sortent-ils, sinon ?

– Des pirates birmans, à coup sûr. J'avais entendu dire qu'ils faisaient des ravages à l'embouchure du Gange, mais ils ne s'étaient pas encore aventurés aussi loin dans le Sud. Ils deviennent de plus en plus audacieux. Ce sont les Chinois qui les y poussent, sans doute.

– Birmans ou Chinois, je n'en sais rien, s'irrita Gareth. Tout ce que je puis dire, c'est qu'ils ne sont pas du coin. Quoique, j'ai vu des Tamouls parmi eux. Des gens d'ici, même. J'en ai reconnu un qui avait travaillé pour moi dans le temps. Ça ne l'a pas empêché de m'attaquer avec sa machette ! J'ai dû l'abattre, ajouta-t-il en agitant son pistolet-mitrailleur Ingram.

– Combien sont-ils, à ton avis ?

– Au moins deux cents, exagéra Gareth, histoire de s'exonérer, et ils ont des mortiers. Même Chien fou n'a pas de mortiers ! C'est un déluge de feu qui s'abat sur nous !

– Dieu nous préserve ! s'écria la mère de Mick, en anglais cette fois-ci. Sans pour autant lâcher le bras de son mari, elle attira son fils à elle.

– On les repoussera, disait à présent Gareth. Aussitôt que les renforts du Matrimandir seront là, on leur fera passer l'envie de venir se frotter à nous.

– Plus de deux cents, dis-tu ? Et avec des mortiers ?

Le père de Mick ne l'écoutait déjà plus.

– Deux cents pirates armés jusqu'aux dents et venus de la rive opposée du golfe ?

Il se tut un instant, semblant réfléchir, et d'un haussement distrait de l'épaule il desserra l'étreinte que sa femme exerçait sur son bras. C'était comme s'il avait eu besoin de retrouver toute sa liberté de mouvement pour mieux se concentrer.

– Que pensent-ils pouvoir trouver de ce côté-ci de la Cité ? Sur quel butin espèrent-ils mettre la main ? Qu'y a-t-il de si précieux, ici ? Une douzaine de chevaux et mulets, quelques dizaines de têtes de bétail, des poules et des oies éparpillées par-ci par-là, un peu de sel et un peu de riz, qu'il leur faudra aller chercher dans chaque maison. Ils seraient venus de si loin, et si nombreux, et se donneraient tant de mal pour si peu ?

– Tu oublies les femmes, John, dit Gareth, sans tact aucun.

– Pourquoi ne pas avoir porté leur attaque directement sur l'Aire de la Paix ? poursuivit le père de Mick sans oublier de le fusiller du regard. C'est là que nous gardons ce que nous avons de plus précieux : les chevaux, l'essentiel de notre bétail, nos réserves de grain et de viande, et bien sûr tout notre or et tout notre sel.

– Il y a aussi là-bas le Cristal magique, intervint Mick.

Dans une pièce du Matrimandir toute revêtue de marbre blanc, les Aurovilliens gardaient, en signe de pureté, un cristal massif de soixante-dix centimètres de diamètre. C'est ce cristal-là qu'avec son âme d'enfant Mick appelait le Cristal magique.

– Les pirates sont peut-être mal informés, suggéra Gareth.

– Tu me disais pourtant qu'il y avait des Tamouls parmi eux. Des gens d'ici… Eux doivent savoir que la vraie richesse n'est pas dans la zone résidentielle mais à l'Aire de la Paix : dans le Matrimandir et aux alentours du grand banyan. Deux bons kilomètres plus au nord. Pourquoi tenter une longue percée par le sud à travers la zone résidentielle quand ils pourraient attaquer l'Aire de la Paix directement de l'est ?

Il se tut à nouveau.

– Passe-moi vite ta radio, reprit-il d'un ton brusque.

– La… la radio ?

– Ta radio, vite ! C'est toi, Fernando ? hurla-t-il dans l'appareil. C'est John ! Tu m'entends, Fernando ? Retourne vite

au Matrimandir avec tes hommes. C'est là qu'ils vont attaquer. Tu as compris ? L'attaque d'ici n'est qu'une diversion. Ils veulent nous contraindre à dégarnir nos défenses autour de l'Aire de la Paix. C'est après cela qu'ils en ont. Rameute tout le monde. Qu'on amène aussi des renforts de l'ouest. Si, comme Gareth me le dit, il y a deux cents attaquants ici, ils seront beaucoup plus nombreux à prendre d'assaut l'Aire de la Paix. Empêche aussi les civils qui remontent vers là-bas de continuer. Qu'ils rentrent tous chez eux. Ou alors, qu'ils aillent vers l'ouest. Vers l'auditorium. Et ne vous occupez pas de nous. Préparez-vous à subir une attaque concertée venant de l'est.

– Es-tu sûr de ton fait ? lui demanda Gareth une fois qu'il eut récupéré sa radio.

– Est-on jamais sûr de quoi que ce soit ? C'est en tout cas ce que j'aurais fait si je commandais ces pirates, avec des complices locaux pour me renseigner et me guider.

– Alors il nous faut vite remonter vers le Matrimandir ! s'enflamma Gareth.

– Surtout pas.

– Comment ça, surtout pas ? Tu viens de dire que c'est là qu'ils porteront leur grosse attaque !

– Maintenant qu'ils ont terminé leur manœuvre de diversion, les pirates s'attendent à ce que des renforts nous soient envoyés. Ce qui dégarnirait d'autant nos défenses autour de l'Aire de la Paix. Il faut qu'ils continuent de le croire. Si nous décrochons, ils sauront que leur ruse n'a pas réussi et ils attaqueront l'Aire de la Paix sans plus tarder. Il faut à tout prix éviter qu'ils ne l'attaquent avant que Fernando et ses hommes n'y soient revenus. Nous resterons donc à Courage et ferons feu de tout bois, tirant sans économiser nos munitions, le temps qu'il leur faudra, là-bas, pour se préparer à accueillir les pirates comme il se doit.

– Le vacarme que nous ferons persuadera les pirates que les renforts venus du nord sont bien arrivés. Ils lanceront alors leur attaque contre le Matrimandir sans se douter qu'on les y attend de pied ferme. Leur ruse se retournera contre eux. C'est bien ça, John ? L'arroseur arrosé, si j'ai bien compris.

Mick venait lui aussi de comprendre. Et il se sentait immensément fier de son père.

– L'arroseur arrosé, insistait Gareth, voyant que ce dernier ne réagissait pas à son coup d'encensoir.

Et pour cause, le père de Mick pensait à ce qu'il devait faire à présent pour mettre sa famille à l'abri. Pour cette raison et mille autres aussi, il avait hâte de voir Gareth s'en aller.

– Va, maintenant, lui dit-il en attrapant sa femme d'une main et son fils de l'autre. Va retrouver tes hommes. Je vous rejoins de suite.

4

– Il est hors de question que tu nous quittes, John, dit la mère de Mick une fois Gareth reparti.

– Mais il le faut, Elena. Tu le sais bien.

– Je ne sais rien de cela ! Ta place est à nos côtés ! Tu ne dois rien à personne, John !

– Ce n'est pas une question de devoir mais de réalisme, lui dit-il en lâchant la main de Mick pour prendre les siennes. Regarde un peu ce qui se passe ailleurs. Partout c'est la mort et la désolation. Partout les hommes s'entre-déchirent et s'entre-tuent. Mais un peu partout aussi de petites communautés, semblables à la nôtre, réussissent à s'en tirer. Si nous avons survécu tout ce temps, alors qu'autour de nous des millions de gens mouraient et que des milliers de villes et des villages entiers étaient rayés de la carte, c'est parce que nous avons su préserver notre solidarité et notre esprit de communauté.

– Je t'en supplie, n'y va pas, l'implora-t-elle. Mick et moi, nous avons besoin de toi. C'est *nous* ta famille ! C'est *nous* que tu dois protéger !

– Pour vous protéger, je dois d'abord faire de mon mieux pour que cette Communauté survive. Comme les événements de ces derniers mois nous l'ont montré, le temps du chacun-pour-soi est révolu. Si nous n'avions pas été à Auroville, Elena, nous serions sans doute déjà morts.

– Je t'en conjure, John !

– Tout ira bien, je te le promets. Voilà ce qu'on va faire. Dehors, c'est le sauve-qui-peut général. Les gens courent dans tous les sens et on ne sait plus qui est qui et qui tire sur qui. Il vaudrait mieux rester caché le temps que cela se calme.

– Se cacher, mais où se cacher, John ?

– Pas dans la maison en tout cas. J'ai pensé au grand margousier au fond du jardin. Il est assez haut et son feuillage est assez dense pour vous dérober aux regards.

– Alors nous irons tous nous cacher dans le margousier ! Tous les trois !

– Elena ! Ne discute plus, je t'en prie ! Tout ira bien, crois-moi.

Il s'évertuait à la rassurer, mais il voyait bien que chaque coup de feu, chaque obus, chaque cri d'un voisin affolé courant vers l'Aire de la Paix défaisait tout ce qu'il faisait. Alors, pour qu'elle cesse de s'enfoncer dans ses noires pensées, il changea de tactique.

– Va ouvrir la porte du poulailler et pousse les volailles au-dehors. Et ferme bien le portillon du jardin derrière elles pour qu'elles n'y retournent pas.

– Mais pourquoi ? s'étonna-t-elle, passant du sublime au ridicule. On les perdra toutes !

– Tu ne trouves pas qu'elles font assez de bruit comme ça ? Si des pillards réussissent à arriver jusqu'ici, leurs caquètements attireront leur attention. Et le poulailler n'est pas bien loin du margousier où vous serez cachés.

– D'accord, dit-elle de mauvaise grâce.

– Tu sortiras ensuite la chèvre et la brebis de leur enclos.

Mick avait remarqué que, depuis la guerre et le rationnement, ses parents n'appelaient plus Margot et Daisy par leur nom.

– Et tu les mèneras vers l'avant de la maison.

En plein dans le potager de maman, se disait Mick. La guerre, se disait-il, c'était le monde à l'envers.

– Et n'oublie surtout pas de refermer la barrière de l'enclos derrière toi, Elena.

– Mais pourquoi les lâcher ?

À présent qu'elle avait des tâches pratiques à accomplir et des sujets de préoccupation terre à terre, elle semblait moins angoissée. Ou du moins ne s'angoissait-elle plus pour la même chose.

– Pour qu'elles soient bien en évidence. Elles serviront d'appât. Les voyant là, les pillards ne penseront pas à pousser jusqu'au

fond du jardin. Tu iras ensuite dans la cuisine et tu en rapporteras tout le sel que tu y trouveras… Elena, dit-il, voyant qu'elle ne réagissait pas. N'oublie pas le sel, Elena !

– Et la farine, John ? finit-elle par demander. Et le riz ?

– On ne va pas s'en encombrer. Seul compte le sel. Va maintenant, et fais vite, s'il te plaît.

Mick tenta sa chance une fois sa mère sortie.

– Je suis sûr qu'aucun de ces pirates n'est aussi bon tireur qu'Ibrahim.

– J'en suis sûr, acquiesça son père en lui souriant.

Il fut sur le point de s'accroupir devant lui, de l'étreindre, mais se ravisa. Ce serait, se disait-il, bien mal agir avec un petit garçon à qui il allait à présent demander de se comporter en adulte.

– Et je suis sûr qu'aucune des armes des pirates ne vise aussi bien que la djezaïl, dit Mick.

– Les pirates tirent sur tout sans distinction aucune. Ils ne visent pas, ils vident leurs chargeurs au petit bonheur. Ils ne font aucune différence entre ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas tuer.

– Ça, ce n'est pas bien. J'ai vu un jour Ibrahim mettre une laie en joue puis baisser le canon après avoir vu ses petits. Il m'a dit que s'il l'avait tuée, il aurait rompu l'équilibre des choses, parce que, laissés seuls, les jeunes marcassins seraient tous morts.

– Ibrahim était un sage, Mick, et ta djezaïl est une arme de sage. Je serai plus rassuré de savoir que tu veilles sur ta mère avec ta djezaïl à tes côtés.

– Si tu le penses vraiment, papa, mais je pourrais aussi aller avec toi. Je suis très bon tireur, tu sais.

– Je le sais, Mick. Mais crois-moi, c'est en restant auprès de ta mère que tu m'aideras le plus. J'aurai l'esprit plus tranquille de te savoir près d'elle.

– Si ça peut t'aider, dit Mick après un temps de réflexion, je veux bien rester avec maman.

Ce que disant, il faisait la moue, comme quelqu'un à qui on viendrait de soutirer une concession. Mais en vérité il n'était pas mécontent. Car il était désormais entendu que, là où il irait, sa djezaïl irait aussi.

– Et maintenant, lui dit son père, le voyant pieds nus, cours vite mettre tes chaussures.

– Des chaussures pour grimper dans l'arbre ! Tu es drôle, papa !

– Mets aussi quelques affaires dans un sac. Au cas où nous devrions partir précipitamment.

5

Une fois dans sa chambre, Mick alla directement à son placard, celui qui renfermait tous ses trophées. Il y avait là, soigneusement rangés sur leurs étagères, sa collection de fossiles et ses coquillages rares, son crâne de panthère, sa dent de tigre, une autre de requin, une corne d'antilope et un morceau de défense d'éléphant, mais aussi divers objets sur lesquels il ne se serait naguère même pas retourné, mais qu'il s'était mis à collectionner au fur et à mesure que l'éventail des choses et espèces en voie de disparition s'élargissait : des planches entières de plantes du potager et de fleurs des champs séchées, le panneau de signalisation d'une route toute proche que personne n'empruntait plus, la plaque d'une rue de Pondichéry au nom français désuet, un atlas et un almanach récents mais déjà obsolètes, des cartes postales de paysages paradisiaques désormais enfouis sous les cendres ou les glaces, des timbres et des billets de banque de pays effacés de la carte, un téléphone qui n'était plus relié à aucun réseau, et divers autres menus objets de consommation courante. Tous ces trésors qui avaient tant compté pour lui (il lui en avait coûté de donner à Ajay l'une de ses deux dents de requin !), à présent qu'il ouvrait son placard pour en sortir sa sacoche de cuir – la sacoche d'Ibrahim –, c'est à peine si Mick les voyait. C'était comme s'il pressentait qu'une page de sa vie était sur le point de se tourner.

Posant la sacoche sur le lit, il en sortit son sac à munitions, la poudrière aux origines inavouées qu'il tenait d'Ibrahim, ses silex, son couteau de chasse, sa gourde, sa lampe-torche, sa boussole, une boîte d'allumettes, ainsi qu'un sac en plastique contenant une bonne livre de poudre qu'Ajay avait réussi à lui procurer en échange de la dent de requin qu'il convoitait

(Mick n'avait pas oublié ce qu'Ibrahim lui avait dit un jour : « Tant qu'il y a de la poudre, il y a de l'espoir »). Ayant vidé son sac à munitions sur le lit, il dénombra dans la pénombre trente-deux balles en plomb toutes rondes. Le compte y est, se dit-il, car il en avait déjà tiré quatre, et rapporté deux lièvres et deux faisans à la maison (enfin, un seul faisan, s'il devait être tout à fait franc ; le deuxième, il ne l'avait jamais retrouvé, bien qu'il eût été certain de l'avoir touché). Son inventaire terminé, laissant son sac à munitions, sa poudrière et ses silex de côté, il remit tout le reste dans sa sacoche. Allant ensuite jusqu'à la commode, il sortit d'un tiroir un polo et deux paires de chaussettes qu'il fourra, avec la sacoche en cuir d'Ibrahim, dans un sac à dos qui pendait à un crochet à la porte. Puis, chaussant ses Campers sans en dénouer les lacets extensibles, il revêtit son blouson et tira sa djezaïl de sous son lit.

Il posa ce fusil presque aussi grand que lui crosse à terre, se recula d'un pas et inclina le canon vers lui. Retirant ensuite la baguette en acier poli qui courait le long de la partie inférieure de l'arme, il s'en servit pour enfourner dans le canon une petite quantité de poudre ainsi qu'une balle en plomb. Après quoi il fourra ses munitions, sa poudre et ses silex dans les poches de son blouson, enroula la couverture qui avait protégé sa djezaïl pour l'accrocher à son sac, mit celui-ci sur son dos et alla résolument jusqu'à la porte, son arme à la main.

Là, il ne put s'empêcher de se retourner. Sa batte de cricket était appuyée au mur près de son lit, un peu oubliée depuis que la djezaïl était entrée dans sa vie. Et sur une étagère se trouvait sa casquette de cricket. Après un instant d'hésitation, il finit par aller la prendre. Tandis qu'il se la vissait sur la tête, son regard tomba sur un quatrain de Kipling qu'il avait calligraphié de sa main après la mort d'Ibrahim et accroché au-dessus de son lit. Ce quatrain, il le connaissait par cœur. Il ne résista néanmoins pas à la tentation de le lire une dernière fois. Il disait :

Une échauffourée à un poste avancé,
Une cavalcade le long d'un sombre défilé,
Et voici qu'une éducation à deux mille livres
S'incline devant une djezaïl à dix roupies.

6

Froidement éclairée par une ampoule alimentée par une énergie solaire anémique, la pièce principale était déserte, et close la porte de la chambre de ses parents. Voyant le grand piano dont sa mère n'avait plus joué depuis des mois mais qui trônait encore là parce que personne n'avait osé le détrôner, il eut une pensée pour Erwin qui s'était longtemps escrimé à lui faire faire des gammes sur celui de l'école d'en face, parce que sa mère, qui avait pourtant tenu à ce qu'il fasse de la musique, ne l'aurait jamais laissé approcher de son demi-queue Bösendorfer chéri. Il se souvenait en particulier du jour où, las de sa dissipation et de son désir trépidant de déserter son maître de musique pour aller retrouver son maître d'armes, Erwin lui avait lancé :

– Je te préviens, Mick. Si tu continues à me rendre la vie impossible, je dirai à ta mère que tu as énormément de talent !

Tel un prisonnier purgeant une courte peine de prison qu'on menacerait de perpétuité, Mick était immédiatement revenu à de meilleurs sentiments.

Contournant le piano, il alla déposer son fusil et son sac à dos à la porte d'entrée, près des deux sacs de sel reliés par une cordelette que sa mère venait, semblait-il, de rapporter. Au loin les obus continuaient de tomber, les coups de feu de fuser. Au loin aussi, quelqu'un criait. Leurs voisins les plus proches se trouvant à plus de deux cents mètres, il se demanda qui cela pouvait être. Il eut alors une pensée pour Ajay. Était-il sain et sauf ? Et que pensait-il de tout ce qui leur arrivait ? Lorgnant la porte, toujours close, de la chambre de ses parents, un instant il envisagea de courir jusqu'à chez Ajay. Mais la maison

d'Ajay était à Samasti. Même en coupant à travers la forêt, il lui faudrait sept bonnes minutes pour y arriver. Ce n'était pas possible, se dit-il à contrecœur en jetant un autre regard en coin vers la chambre de ses parents.

Il finit par sortir sur la véranda au moment où Josyane et Hervé passaient devant chez eux. Josyane et Hervé habitaient à dix minutes de là. Ayant sans doute coupé à travers le terrain de jeu de l'école, ils se dirigeaient vers le chemin menant à l'Aire de la Paix en passant devant leur maison. Josyane traînait le pas en maugréant et Hervé, lourdement chargé, s'énervait à la presser. Se rappelant ce que son père avait dit, Mick fut sur le point de les héler : leur dire de ne surtout pas aller vers le nord. Puis il se ravisa. Peut-être le grand garçon qu'il était devenu ne voulait-il pas s'immiscer dans une querelle de couple. Ou peut-être se rappelait-il avoir écopé d'une punition un jour où Josyane et Hervé s'étaient plaints à sa mère qu'il avait tiré au fusil bien trop près de chez eux. Auquel cas on pourrait dire qu'il n'était pas encore le grand garçon qu'il pensait être.

Une fois qu'ils furent hors de vue, Mick tourna son regard vers Margot. Oublieuse de tout sauf de l'aubaine qui s'offrait à elle, leur chèvre s'en donnait à cœur joie parmi les rangs de tomates, les laitues, les cornes grecques et les maniocs que sa mère avait plantés lorsqu'elle s'était résignée à arracher ses rosiers chéris. Plus délicate, ou bien plus timorée, Daisy, elle, se tenait à l'écart, semblant hésiter. Comme Margot, cependant, elle paraissait indifférente à tout ce qui se passait. Les poules, en revanche, accusaient fortement le coup. Jetées sans ménagement à la rue, elles se pressaient contre la clôture et la porte close du paradis, s'égosillant à couvrir le bruit des armes de leurs caquètements éraillés. Même la présence rassurante de Fenimore le coq ne suffisait pas à les calmer.

La porte de la chambre de ses parents finit par s'ouvrir. Sa mère en sortit. Mick vit qu'elle avait pleuré. Lorsqu'elle alla déposer le fourre-tout qu'elle avait à la main, son regard tomba sur le fusil de son fils. Mick voyait bien qu'elle aurait voulu dire quelque chose. Elle se contenta néanmoins de lui demander de rentrer en refermant derrière lui. Il se dit que

son père honorait les termes tacites du marché qu'ils avaient passé.

Ce dernier sortit à son tour de la chambre, un AK-47 à la main. De l'autre, serré contre sa poitrine, il tenait son casque. Mick vit qu'il avait mis son gilet pare-balles. Chose qu'il détestait faire. Bien trop lourd, disait-il toujours, et bien trop encombrant aussi. Repensant aux yeux, rougis par les larmes, de sa mère, il supposa que le gilet faisait partie d'un autre marché, passé entre ses parents celui-là : gilet pare-balles contre fourre-tout. Allant jusqu'au grand piano, son père y jeta négligemment son arme et son casque. Ils y rebondirent avec fracas et, en se renversant, le casque découvrit un Walther P99, un Luger Parabellum, ainsi que deux chargeurs de kalachnikov scotchés l'un à l'autre, qui ne furent pas plus tendres avec la surface polie du bel instrument. Pourtant, sa mère ne protesta même pas. Mick se dit une fois encore que la guerre, c'était décidément le monde à l'envers.

– Tiens, dit son père en tendant à sa mère un petit étui à amulette en cuir noir muni d'une cordelette qu'on passait autour du cou, voilà les pièces de monnaie en or de Mick. Et prends cette enveloppe aussi. J'y ai mis tous les documents dont nous pourrions avoir besoin, dont notre certificat de mariage et le certificat de naissance du petit. Celui de Victoria, que le consulat à Madras nous avait procuré.

– Mais, John, protesta-t-elle en sortant de l'enveloppe un passeport bleu blasonné, c'est ton passeport à toi que tu me donnes là !

– Il sera mieux avec toi qu'avec moi.

Il ne voulait pas avoir à lui dire que, s'il devait ne pas revenir, ce passeport australien leur serait bien plus utile que son malheureux passeport roumain.

– Prends aussi le Luger, ajouta-t-il en lui tendant le pistolet effilé. Voilà ce qui va se passer, Mick, reprit-il tandis que sa femme allait prendre son fourre-tout et les sacs de sel qu'elle avait déposés près de la porte d'entrée. Ta mère et toi, vous allez grimper dans le margousier. Montez le plus haut possible, mais faites en sorte de toujours être sur des branches bien stables. Si vous grimpez trop haut, l'arbre risque de tanguer et vous attireriez l'attention.

– Je sais tout ça, papa, ne put s'empêcher de dire Mick du ton de quelqu'un à qui on n'apprenait rien – il se rappelait l'une des premières leçons qu'Ibrahim lui avait données.

– Une fois que je saurai la tournure prise par les événements, je viendrai vous chercher. Si, comme je l'espère, nous réussissons à repousser les pirates, nous rentrerons chez nous. Dans le cas contraire…

– Oh ! John, s'écria sa mère – et, laissant tout tomber, elle alla se jeter dans ses bras.

– Elena, ma chérie, ressaisis-toi.

Il la repoussa, lui prit la tête entre ses deux mains et la fixa droit dans les yeux.

– Il n'y a aucune raison pour que ces pirates réussissent là où Chien fou et ses hommes se sont cassé les dents. Il nous faut néanmoins envisager toutes les possibilités, reprit-il une fois qu'elle se fut calmée. Il faut penser au pire afin de parer à tout. Comme je te le disais tout à l'heure dans la chambre, si cela doit mal tourner, il nous faudra partir d'ici au plus vite. Les pirates, qu'ils réussissent ou qu'ils échouent, s'en iront en tout cas d'ici, avec ou sans ce qu'ils sont venus chercher. Mais je crains que s'ils réussissent Chien fou ne vienne par la suite se venger de nous.

– Mon Dieu, John !

– Ne t'en fais pas, Elena. Si nous n'arrivons pas à repousser les pirates, nous nous en irons d'ici en direction de l'ouest. Oui, nous irons sur la côte Ouest… À Cochin… À Cochin, nous trouverons certainement des Australiens. Des Européens, en tout cas.

– Mais Cochin est à plus de cinq cents kilomètres d'ici ! hurla presque sa mère. C'est de l'autre côté de la péninsule, John !

– Cinq cents kilomètres, ce n'est rien. Et nous aurons tout ce qu'il faut pour le chemin.

– Il y aura des bandits !

– Des bandits, il y en a ici, comme tu le vois. Si nous rencontrons des gens malintentionnés en route, nous monnaierons notre passage. Nous avons assez d'or pour cela. Du sel aussi. Passons vite par la cuisine. Je veux m'assurer, avant de partir, que vous êtes bien à l'abri.

Il aurait voulu étreindre sa femme, serrer aussi son fils longuement contre lui, mais il se disait que cela ferait plus figure d'adieu que d'au revoir. Il se contenta donc de leur donner à chacun un baiser.

– Je viendrai vous chercher dès que je le pourrai, promit-il.

– Dans combien de temps ? demanda sa femme.

– Il est minuit cinq, lui répondit-il tandis que Mick synchronisait diligemment son bracelet-montre au sien. Je reviendrai au plus tard dans trois heures de temps.

– Et si tu n'étais pas de retour à trois heures ?

– Quelqu'un d'autre, Gareth peut-être, viendra vous chercher.

Il n'aurait pas dû dire cela, bien sûr, car elle fondit à nouveau en larmes. Cette fois, cependant, il ne chercha pas à la consoler mais se tourna vers Mick, comme pour lui signifier que c'était désormais à lui de la rassurer.

– Ne pleure pas, maman, fit ce dernier en allant étreindre sa mère.

Il faut dire qu'il peinait lui-même à retenir ses larmes. D'autant qu'il estimait avoir deux bonnes raisons de pleurer, puisque à la tristesse qu'il ressentait à l'idée qu'il pourrait ne plus jamais revoir son père s'ajoutait celle de voir sa mère l'empêcher par ses larmes de pleurer tout son soûl.

– Ne pleure pas, maman, répétait-il néanmoins stoïquement, papa est bien obligé d'envisager le pire, mais ça ne veut pas dire que le pire arrivera. Hein, papa ?

– Tu as raison, Mick, finit-elle par convenir, semblant avoir pris conscience que c'était à elle qu'il revenait de réconforter son enfant. Tu as raison, cela ne veut pas dire que le pire doit arriver.

Puis, comme pour prouver – ou se prouver à elle-même – que ce n'étaient pas là que des mots, elle fouilla dans le fourre-tout qu'elle avait laissé tomber et en sortit le passeport de son mari.

– Tiens, dit-elle en le lui tendant. J'aime autant savoir qu'il est avec toi. Au cas où tu serais retardé, mon chéri.

– À propos, papa, demanda Mick tandis que, contraint et forcé, son père reprenait son passeport, c'est quoi le plan B ?

– Le plan B ? Ah oui, le plan B… voyons… eh bien, si dans trois heures de temps je ne suis pas de retour, c'est que

les routes d'accès jusqu'ici ne sont pas sûres. J'irai alors droit vers l'ancien centre équestre de Terres-Rouges. Tu sais aller jusqu'à Terres-Rouges, Mick, n'est-ce pas ?

– Bien sûr que je le sais. J'y suis allé des centaines de fois.

– Mais la nuit… Tu pourrais y arriver la nuit ?

– Bien sûr, dit Mick en montrant l'ouest du doigt. C'est à moins de trois kilomètres d'ici en passant par le lac.

– C'est bien. Si je ne suis pas revenu dans trois heures de temps, vous irez jusqu'au centre équestre. Sans doute m'y trouverez-vous à vous attendre.

– Et si tu n'y es pas, papa ? Qu'est-ce qu'on fait ? On t'attend ?

– Non. Si je n'y suis pas, ne m'attendez pas. Partez avant que le jour soit levé. Je vous rejoindrai plus tard. Allez vers Villapuram, et de là dirigez-vous toujours vers le sud-sud-ouest en évitant surtout le territoire de Chien fou.

– Vers les monts Shevaroy, alors, dit Mick, qui se rappelait le récit qu'Ibrahim lui avait fait d'une chasse au gaur (une chasse des plus illégales à cette espèce menacée de bison indien) dans ces collines situées à une centaine de kilomètres à l'ouest d'Auroville.

– Oui, Mick, mais vers le sud des monts Shevaroy. Surtout pas vers le nord.

– Nous suivrons le lit de la Ponnaiyar pour y arriver, s'emballa Mick, et puis tous les autres cours d'eau jusqu'à Cochin. Comme ça, il nous sera plus facile de trouver du gibier. N'est-ce pas, papa ?

– La mousson n'étant pas arrivée, la Ponnaiyar est sans doute à sec. Quoi qu'il en soit, n'empruntez surtout pas les grandes routes : trop d'hommes armés y circulent. Et ne vous approchez pas non plus des grandes agglomérations : les gens sont de plus en plus méfiants. Gardez toujours le cap au sud-sud-ouest. Quatre à cinq semaines devraient suffire pour vous mener à destination. Avec un peu de chance je vous rattraperai en chemin. Sinon, on se retrouvera à Cochin. Et n'oubliez surtout pas : il vous faut impérativement avoir quitté Auroville avant l'aube. À la faveur de l'obscurité. C'est bien compris ?

Le fracas lointain des armes semblait à présent l'affecter bien plus que sa femme ne l'avait préoccupé jusque-là. C'est qu'il lui rappelait que sa place n'était pas ici mais à Courage. Il alla

jusqu'au piano, se saisit de son fusil-mitrailleur, passa ses chargeurs et son Walther P99 à sa ceinture, et revêtit son casque. Avec un regard soutenu à sa femme, il ajusta ensuite, en les resserrant ostensiblement, les attaches en Velcro de son gilet pare-balles. Et tandis que Mick, tout à l'aventure qui l'attendait, récupérait son fusil et son sac à dos, sa mère, résignée, passait les sacs de sel autour de son cou et empoignait le fourre-tout.

– Maintenant, faites vite, dit le père en allant éteindre l'interrupteur central, plongeant ainsi toute la maison dans le noir. Nous passerons par la cuisine pour sortir par-derrière.

Il n'avait pas fini de parler qu'une balle perdue traversa la fenêtre grande ouverte et vint, en bout de course, s'écraser sur le piano roi à qui rien, cette nuit-là, n'aurait décidément été épargné.

7

À neuf mille kilomètres de là, la même lune fantomatique qui peinait à éclairer les événements dramatiques se déroulant sur la côte de Coromandel déversait sur les eaux noires de Botany Bay une lumière bleutée. Au loin, de l'autre côté de la baie, s'élevait le halo incandescent du port, théâtre, jour et nuit, d'une intense activité. Bien plus proche était l'aéroport, que Boone devinait plus qu'il ne le voyait, avec ses pistes, jadis scène scintillante d'un incessant ballet, désormais désertes et plongées dans l'obscurité dès la nuit tombée. Il était quatre heures du matin à Sydney, et seulement vingt heures à Beyrouth. Mais quelle importance, se disait Boone en recommençant à faire les cent pas sur la terrasse de son appartement, situé au dernier étage d'un immeuble de Brighton-Le-Sands, quelle importance les décalages horaires avaient-ils encore, à présent que les fuseaux horaires avaient volé en éclats ? À peine les grands ensembles étatiques s'étaient-ils effondrés, entraînant dans leur sillage le marché mondial qu'ils soutenaient et qui les soutenait en retour, que les gens ne s'étaient plus souciés de se mettre à l'heure d'autrui. Le temps, qui avait jadis eu une valeur marchande et des applications financières et militaires, n'avait gardé pour eux qu'une valeur affective. Et encore, seulement pour ceux qui, comme Boone, se trouvaient avoir un être cher au loin. Pour tous les autres, qui vivaient maintenant repliés sur eux-mêmes, seul comptait à présent l'autre temps, celui sur lequel on ne pouvait justement plus compter, temps effrayant qu'on s'était longtemps évertué à empêcher d'aller vers le réchauffement et qui, surprenant tout le monde – enfin, presque tout le monde, se disait-il –, avait subitement viré au

refroidissement, perturbant les transports, multipliant par dix la durée des déplacements et par cent, voire mille, les périls s'y rapportant. De ce fait, le trajet entre Sydney et Beyrouth, qu'hier encore Boone aurait pu faire en une vingtaine de petites heures et les yeux fermés, était devenu une longue et hasardeuse odyssée. C'est pourquoi il s'en remettait désormais aux télécommunications, leur demandant de mériter leur nom en abolissant la distance qui le séparait de la femme qu'il aimait.

Voilà pourtant deux bons mois qu'il n'arrivait plus à la joindre. Il avait tout fait, tout tenté, se disait-il en avalant son mauvais whisky d'un trait, il avait envoyé courriel après courriel et composé inlassablement, à chaque instant de répit que lui laissaient les nouvelles recrues que Briggs lui avait confiées, tous les numéros de Maria, de même que ceux de Théo, sur son mobile comme sur son PC, mais en vain. Les explications données variaient selon les jours et les systèmes utilisés – c'était soit une défaillance du satellite, soit un serveur sursaturé, soit une priorité donnée aux services publics stratégiques –, mais le résultat était toujours le même. De guerre lasse, Boone se rabattait alors sur une prestation qui était passée de mode dès lors que les cybercommunications procédant par sauts de puce dans l'espace sidéral avaient éclipsé les communications terrestres procédant par simple déroulement d'un câble intercontinental : en clair, chaque fois qu'il désespérait du réseau GSM et de l'Internet, il allait décrocher son téléphone filaire pour tenter de joindre Maria par le truchement de ces standardistes qu'on avait totalement oubliées dès la fin du siècle précédent et qu'on redécouvrait à présent, qu'on courtisait même, se faisant avec elles tout miel maintenant que la haute technologie défaillait. Dans ces moments-là, tandis qu'il attendait, désespérément et pourtant plein d'espoir (l'espoir et le désespoir ne vont-ils pas toujours de pair ?), qu'on lui passât sa communication avec le Liban, il se saisissait immanquablement du cordon reliant le combiné à la fiche téléphonique rivée au mur et, quand le silence à l'autre bout du fil se prolongeait, il se mettait à jouer du poignet, insufflant à ce fil vie et mouvement, tel un parieur qui, voyant le cheval sur lequel il a tout misé se faire distancer, aurait souhaité lui lâcher encore plus la bride pour

l'inciter à aller plus vite. Et quand, d'une voix qui semblait toujours sincèrement désolée, la standardiste, en qui il avait placé toutes les espérances qu'un amoureux transi peut mettre dans un entremetteur bien intentionné, lui disait que les communications avec le Liban, hélas, ne passaient pas (ce qui ne le surprenait guère, les télécommunications avec la Méditerranée n'étant pas prioritaires), Boone, même s'il finissait par raccrocher, ne lâchait pas pour autant le cordon mais s'y raccrochait encore plus, comme si ce fil qui se prolongeait de l'autre côté du mur avait pu le mener tout droit à Maria. Comme s'il lui avait suffi, si seulement la foi ne lui avait pas manqué, de tirer dessus pour la ramener jusqu'à lui. Tout cela, Boone ne le faisait certes pas rationnellement. Mais il ne le faisait pas plus machinalement. Il le faisait intuitivement ou, mieux encore, il le faisait essentiellement. Car il avait toujours été très tactile. Il était d'ailleurs persuadé que dès lors qu'il touchait, il était lui-même touché. Peu lui importait, alors, que ce qu'il touchait fût un objet inanimé sans désir ni volonté. C'était là, si l'on peut dire, son côté touchant.

Il s'apprêtait d'ailleurs à tenter à nouveau sa chance quand son regard fut attiré par des navires marchands qui, de l'autre côté de la baie, quittaient le port en convoi. Ce n'est qu'après qu'il remarqua les bâtiments de guerre qui, mouillant furtivement à l'entrée de la rade, semblaient les attendre. Se saisissant d'une paire de jumelles qui traînait sur la balustrade, il la pointa dans leur direction et reconnut une grosse frégate de type 23 et deux destroyers de type 45. Reportant ensuite son attention sur les cargos qui faisaient route vers eux, il se surprit à se dire que c'étaient là des vraquiers. Il compta dix Handysize d'une capacité de trente-cinq mille tonnes chacun, et cinq Panamax, bien plus imposants, eux, et d'une capacité de quatre-vingt mille tonnes chacun. Il se surprit car, jusqu'à un passé récent, il aurait été incapable, sa vie en eût-elle dépendu, de dire ce qu'était un vraquier, encore moins de distinguer un vraquier d'un autre. Quant à savoir ce que ces vraquiers embarquaient – en vrac, comme leur nom l'indiquait –, il ne doutait pas un instant qu'il s'agissait de céréales. Leur escorte militaire en attestait d'ailleurs, les céréales étant désormais une denrée

très convoitée. Quant à la destination du convoi, les couleurs qui flottaient à la vergue des bâtiments de guerre l'annonçaient clairement. S'ils avaient dû se rendre dans quelque port asiatique ou nord-américain, les navires d'escorte auraient arboré le drapeau de la marine australienne, histoire de montrer aux populations affamées auxquelles ces denrées étaient destinées à qui elles étaient redevables de toutes ces bontés. Mais en lieu et place de cela, la frégate et les deux destroyers arboraient l'étendard blanc de la Royal Navy. Ce qui lui faisait dire que les céréaliers qu'ils escortaient devaient se diriger vers les îles Britanniques, emportant avec eux, outre ce ballon d'oxygène dont une nation au bord de l'asphyxie avait cruellement besoin, l'illusion qu'aux Antipodes l'Union Jack flottait encore fièrement au vent.

Voyant les navires prendre la direction du nord, Boone – qui venait de se resservir un whisky d'une bouteille dont l'étiquette, qui affichait « Black Market », plagiait non sans humour le Black Label de Johnnie Walker – se dit que, plutôt que de passer par le cap de Bonne-Espérance pour rejoindre l'Atlantique, le commandant avait préféré prendre par l'océan Indien, la mer Rouge puis la Méditerranée, avant de rallier la Manche par le détroit de Gibraltar. Il éviterait ainsi au convoi dont il avait la charge les navires corsaires bien armés qui sévissaient à partir des côtes africaines et américaines, et n'aurait plus à se soucier que des petites flottilles pirates qui maraudaient dans les golfes d'Aden et de Suez et au large de la côte des Barbaresques, qui n'étaient pas de taille à se mesurer à ses canons de cent treize millimètres, à ses missiles Harpoon et à ses torpilles Stingray.

Pensant à tous les dangers qui guettaient ces hommes embarqués, au froid intense qui les envelopperait au fur et à mesure qu'ils avanceraient vers le nord, à la violence crue à laquelle ils seraient confrontés là-bas, Boone ne put s'empêcher de frissonner. Pensant ensuite à la désolation qui les accueillerait une fois arrivés à destination, il se dit aussi, comme toujours lorsqu'il pensait au Royaume-Uni, que fort heureusement il n'y avait laissé personne derrière lui. Sa mère l'ayant eu alors qu'elle était déjà âgée de quarante ans ou presque, il était resté enfant unique. Et il n'avait pas encore atteint sa majorité

quand ses parents avaient péri dans un attentat à la bombe, la voiture piégée préparée à l'intention de ceux d'en face par un combattant pour la liberté appartenant pourtant à la même communauté que la leur ayant explosé prématurément dans le mauvais quartier de Belfast. Certes, se disait-il, il y avait bien Sarah, son ex-femme, qui était sans doute demeurée à Oxford où elle vivait avec son deuxième mari. Mais, comme toujours lorsqu'il s'inquiétait pour elle, l'angoisse qui venait de le prendre à l'idée de ce qui avait pu lui advenir avait aussitôt laissé place à une autre, au moins aussi grande, à l'idée qu'il pourrait tomber nez à nez avec elle au coin d'une rue de Sydney.

Juste après, ayant machinalement allumé un cigarillo mal fagoté, il se dit qu'il avait, tout compte fait, bien de la chance d'être là où il était en ces temps si troublés. Car si l'Australie était un vaste et parfois inquiétant continent, elle n'en était pas moins aussi une île. Une île australe, qui plus est, que les retombées du cataclysme avaient relativement épargnée. Une île que d'immenses étendues d'eau séparaient des continents septentrionaux frappés de plein fouet, où des êtres livrés à eux-mêmes et privés de tout, y compris de leur humanité, s'entre-tuaient maintenant et s'entre-dévoraient.

Plus il y pensait, d'ailleurs, plus il se félicitait du système qu'il avait jadis imaginé pour se préserver de la démesure des hommes comme des aléas de la vie. Et il priait que ce système, qui avait survécu, au sortir de la guerre froide, tant au terrorisme islamiste qu'à la croisade antiterroriste, survive aujourd'hui au monde postcataclysmique issu de la catastrophe inimaginable qui avait eu lieu quelque dix mois plus tôt. Certes, se disait-il, ce système-là lui avait coûté. Notamment en compromissions et en couleuvres avalées. Car s'il avait pu, grâce à lui, préserver son intégrité physique et sa petite vie bien tranquille, cela s'était aussi fait au prix de son intégrité morale comme de sa tranquillité d'esprit. Mais on n'a jamais rien sans rien, n'est-ce pas, et si le souvenir de tous les coups fourrés dans lesquels Archie Briggs l'avait embarqué, de toutes les bassesses qu'il lui avait, à son corps défendant, imposées troublait parfois son sommeil, du moins avait-il la satisfaction, en se réveillant le matin, de se dire que la fureur du monde continuait, nonobstant, de glisser

sur lui comme l'eau sur les plumes d'un canard. Tout comme jadis le peintre Nicolas Poussin, il aurait alors aisément pu se répéter à satiété : « C'est un grand plaisir de vivre en un siècle où il se passe de si grandes choses, pourvu que l'on puisse se mettre à couvert en quelque petit coin pour pouvoir voir la comédie à son aise. » Il l'aurait pu. Pourtant, il n'en faisait rien. Non parce qu'il ignorait qui était Poussin, mais parce qu'il aurait aimé ne pas être tout seul à regarder cette pièce.

Près de douze mois auparavant, et comme pour démontrer que, depuis la mort de son époux, c'était elle le chef de famille, la mère de Maria, une vraie femme à poigne qui menait son clan comme ses affaires à la baguette, avait en effet succombé à un arrêt cardiaque, maladie généralement réservée aux mâles de l'espèce. Maria avait alors dû rentrer précipitamment au Liban pour l'enterrement, projetant de revenir le retrouver à Sydney dès la mi-février, juste après la messe du souvenir qui devait intervenir quarante jours après le décès. Boone, qui parcourait alors le monde en service commandé (au service de Sa Majesté, croyait-il, alors qu'en réalité c'était au service du seul Archie Briggs qu'il le faisait), n'avait pas trop protesté, se promettant de rattraper le temps perdu aussitôt Maria revenue. Seulement voilà, entre-temps, sans lui en souffler mot, Briggs et ses amis avaient laissé une bande d'illuminés planter en toute impunité des charges nucléaires dans la caldera du supervolcan de Yellowstone, provoquant ainsi un cataclysme, le pire que le monde ait jamais connu, qui avait entraîné une paralysie durable de tous les moyens technologiques sur l'ensemble de l'hémisphère Nord, fait voler en éclats les grands États qui s'étaient partagé le monde et engagé l'humanité tout entière sur la pente d'un nouvel âge glaciaire. Tant et si bien qu'au moment où Boone s'apprêtait à aller accueillir Maria à l'aéroport de Sydney, de vols en provenance de Beyrouth, il n'y en avait déjà plus, le Comité de salut public ayant fermé les portes de l'Australie, ainsi que de toute l'Australasie, aux sinistrés venus du nord qui auraient voulu rejoindre les Antipodes épargnées par la catastrophe. Depuis, rien de ce qu'il avait pu dire à Briggs n'avait pu convaincre ce dernier d'user de son influence pour ouvrir à Maria des portes désormais hermétiquement closes. Ce qui,